

FILLES GARÇONS L'ÉGALITÉ C'EST GAGNANTE-GAGNANT

Les révélations concernant les agressions sexuelles et le harcèlement dont sont victimes les femmes questionnent la société tout entière qui, dès le plus jeune âge, construit la domination masculine de façon culturelle. Dans un contexte où les inégalités entre les sexes restent importantes, l'école a un rôle à jouer pour déconstruire des stéréotypes dont ne sortent indemnes ni les filles, ni les garçons.

DOSSIER RÉALISÉ PAR
LAURENT BERNARDI
PIERRE MAGNETTO
PHILIPPE MIQUEL
VIRGINIE SOLUNTO

Le chef de l'État a déclaré l'égalité entre les femmes et les hommes, grande cause nationale sans pour autant annoncer de moyens nouveaux pour y parvenir. Depuis les révélations concernant Harvey Weinstein, les plaintes et témoignages se multiplient sur les agressions sexuelles et le harcèlement dont sont victimes les femmes. En France, on a déploré le meurtre de 123 femmes en 2016, tuées par leur conjoint ou ex-conjoint. Pour le ministre de l'Éducation *«respecter autrui c'est fondamental, et cela englobe évidemment la question de la relation entre les garçons et les filles. Et c'est dès l'école qu'on apprend à se respecter.»* Certes, du respect il en faut entre les individus, quel que soit leur sexe, à l'école comme ailleurs, mais ce que révèlent les faits divers mis à jour ces dernières semaines dénote surtout d'un esprit de domination. Une domination masculine qui se manifeste dans nombre de domaines de manière parfois plus diffuse. Pour lutter contre les inégalités entre les deux sexes, le respect ne suffit pas, le respect, ce n'est pas l'égalité.

Dans une de ses dernières études, l'Observatoire des inégalités notait un écart de salaire moyen de 448 euros entre les femmes et les hommes, soit 22,8% de différence. En raison des contraintes familiales qu'elles supportent davantage que leur

conjoint, 72% des femmes ont un emploi, dont un tiers à temps partiel, tandis que 85% des pères sont au travail dont seulement 4% à temps partiel, selon l'Insee. On pourrait encore parler de la proportion de femmes dans les instances hiérarchiques, y compris à l'Éducation nationale. Dans le premier degré elles représentent 82% des enseignants, mais seulement 37,7% de l'encadrement supérieur selon un rapport de l'Inspection générale du mois de mars. Le fameux plafond de verre semble encore bien haut et les stéréotypes bien difficiles à bousculer.

Chez l'enfant, les stéréotypes de genre commencent à s'installer bien avant d'arriver à l'école. Dès le berceau apparaissent des signes distinctifs. Pour forcer le trait, le rose et des poupées pour les unes, le bleu et les petites voitures pour les autres... Très tôt l'enfant baigne dans un environnement culturel qui n'est pas neutre. L'anthropologue Françoise Héritier

qui parlait de *«modèle archaïque dominant»*, insistait justement sur la construction culturelle de ce rapport de domination (lire p14). Rien d'étonnant à ce que ces stéréotypes restent présents à l'école.

Filles et garçons, toutes et tous concernés

«Les garçons apprennent à s'exprimer, à s'affirmer, à contester l'autorité; les filles à prendre moins de place physiquement et intellectuellement, à être moins valorisées. L'institutionnalisation de ces hiérarchies par l'école rejoint la discrimination

«LES GARÇONS APPRENNENT
À S'EXPRIMER, À S'AFFIRMER,
À CONTESTER L'AUTORITÉ;
LES FILLES À PRENDRE
MOINS DE PLACE PHYSIQUEMENT
ET INTELLECTUELLEMENT,
À ÊTRE MOINS VALORISÉES»



sociale», assure la docteure en sciences de l'éducation Johanna Dagorn (lire p17). Pourtant, il ne devrait pas en être ainsi. La convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons dans le système éducatif signée en 2013 fixait comme objectif de « créer les conditions pour que l'école porte à tous les niveaux le message de l'égalité entre les filles et les garçons et participe à modifier la division sexuée des rôles dans la société. » Dans un hors-série de *Fenêtres sur cours* en 2013, Réjane Sénac, chercheuse au Cevipof de Sciences-po Paris, soulignait « que l'école est une instance de socialisation centrale, mais qui s'inscrit dans un système comprenant un entremêlement d'acteurs et de normes - familiale, politique, économique, médiatique... ». Une question complexe donc que l'école seule ne saurait résoudre.

Elle peut toutefois y contribuer. Quand on parle des inégalités, on pense surtout aux filles. Mais il ne faut pas croire que les garçons se sortent indemnes de leurs comportements stéréotypés. Poussés, semble-t-il, à l'agitation, aux débordements, à l'affirmation par la violence et la révolte, ce sont eux qui fournissent les bataillons des décrocheurs, des exclus du système scolaire, des orientés précoces dans les filières courtes. Souvent, ils sont issus des milieux populaires. Pour la docteure en sciences de l'éducation Sylvie Ayrai, il est temps d' « arrêter de valoriser chez eux la performance et la mise à distance des émotions pour favoriser l'expression individuelle et la soli-

citude. Avec des débats philo par exemple, guidés par des personnels formés. Il y a urgence à penser l'éducation des garçons dans une perspective féministe d'égalité des droits » (lire p14).

Enseigner l'égalité, ça s'apprend

Déconstruire les stéréotypes de genre à l'école, toutes et tous les élèves ont donc à y gagner. Cela s'apprend, demande de la formation pour les enseignants qui parfois se situent sans y prêter attention dans une logique de reproduction des inégalités. Quand les interactions avec les garçons sont plus nombreuses et fréquentes qu'avec les filles par exemple. « On s'est questionné sur tout ce que nous véhiculons au quotidien, dans les demandes faites aux élèves, dans les manières de nous adresser à eux ou encore dans la systématisation de l'appel aux mamans lorsqu'il y avait un enfant malade », témoigne la directrice de l'école Romain Roland à Évreux (lire p16) qui jusqu'à leur abandon, s'appuyait sur les « ABCD de l'égalité » (lire ci-contre). À l'école Mouraud à Paris, les stéréotypes sont remis en cause par des acti-

DES ABCD DE L'ÉGALITÉ... AU RESPECT D'AUTRUI.

Après l'annonce d'Emmanuel Macron le 25 novembre de décréter l'égalité entre les sexes « grande cause du quinquennat », on pouvait s'attendre à ce qu'elle soit suivie d'actes forts. Il n'en est rien. Pour Jean-Michel Blanquer, l'apprentissage du « respect d'autrui » et la sensibilisation des parents « réunis en petits groupes en début d'année » et « une mallette des parents » seraient suffisants. Suffisants pour balayer des décennies de préjugés et de constructions sociales ? Suffisants pour que la différence des sexes ne justifie plus leur hiérarchie ? C'est au plus tôt et à l'école que l'éducation à l'égalité doit se mener avant tout. C'est ce qu'avaient tenté de faire les *ABCD de l'égalité*, dispositif pédagogique de lutte contre les inégalités, de réussite scolaire et d'orientation notamment, entre les filles et les garçons. Il remettait en question les normes qui font que chaque sexe adopte, dès le plus jeune âge, un certain comportement. Après une expérimentation prometteuse dans une dizaine d'académies, sous des pressions réactionnaires, le gouvernement précédent y avait finalement renoncé alors même que l'égalité filles-garçons était inscrite dans la loi de Refondation. Pour le SNUipp-FSU, il est indispensable de rétablir ce type de dispositif.

vités spécifiques, des débats réglés. « Mais l'essentiel se joue à chaque moment de la vie de l'école. Cela suppose une prise de conscience et une vigilance des enseignants et de tous les intervenants et ce n'est pas si simple », confie la directrice Colette Coffin (lire p15). Malgré ces obstacles, toutes et tous en sont convaincus, apprendre l'égalité c'est gagnante-gagnant.

FEMME ET HOMME

À L'ORIGINE D'UN RAPPORT DE DOMINATION

Avant même sa naissance, l'individu est soumis, en fonction de son sexe, à un cadre de références arbitraires qui le prédisposent à un certain nombre de comportements. Une construction culturelle qu'il s'agit de comprendre pour pouvoir dépasser le système de domination qui en découle.



© Rivaud / NAJA

Dès l'annonce du sexe à l'échographie, la machine symbolique familiale et parentale se met en place et provoque un horizon d'attentes qui repose moins sur l'identité du bébé, son caractère ou son physique que sur un certain nombre de présupposés liés à son sexe. C'est donc très tôt qu'un façonnage culturel se met en place largement investi par le marketing qui impose une segmentation de l'offre depuis les années 80. Il est d'ailleurs surprenant d'apprendre qu'au début du siècle dernier la couleur attribuée aux filles était plutôt... le bleu. Mais la distinction va plus loin que la couleur avec par exemple des jouets qui conduisent à des attitudes différentes. Ainsi dans le domaine des figurines, on peut remarquer que celles adressées aux garçons procèdent d'univers de compétitions qui invitent à «jouer contre» quelqu'un alors que celles des filles vont permettre de «jouer avec». Car être un garçon consiste dans de nombreuses interactions et attentes sociales à se couper de ses émotions et de ses sentiments pour donner la preuve de sa virilité,

alors que les filles seront plus disposées à se conformer à des rôles comme ceux du soin.

La valence différentielle des sexes

Pour Françoise Héritier, anthropologue, l'origine des inégalités entre les hommes et les femmes réside dans un «*modèle archaïque dominant*» qui est toujours, selon elle, le cadre de référence actuel des relations entre les sexes. Ce qu'elle appelle «*la valence différentielle des sexes*» reposerait notamment sur l'observation de la capacité des femmes à reproduire leur «*mêmeté*» (des filles) mais aussi des corps différents d'elles-mêmes (des garçons). Une différence biologique qui aurait ainsi imposé aux hommes de trouver dans leur sexe d'autres signes pour se valoriser. L'anthropologue insiste donc sur la construction culturelle de ce rapport de domination qui vient expliquer en grande partie ce qui se joue dans les cours d'école en termes d'occupation de l'espace, notamment, cantonnant les filles sur quelques bordures ou recoins. Des inégalités observables que l'école peine encore à prendre en compte.

Sylvie Ayrat, docteure en sciences de l'éducation, auteure de «*Pour en finir avec la fabrique des garçons*» (MSHA)

3 QUESTIONS À



«*Une panique morale de « déviriliser » les garçons »*

Quels sont les principaux mécanismes de « la fabrique des garçons » que vous décrivez dans votre ouvrage ?

L'essentiel des travaux féministes sur les inégalités femmes-hommes se sont centrés sur... les femmes. Bien moins se sont intéressés aux processus en œuvre dans la construction de l'identité masculine. L'éducation des garçons en valorise l'agressivité et la compétition, les conduit à refouler le *je* au profit du *nous*. On leur apprend à être dominants dans toutes les sphères de la vie publique : politique, économique, artistique... Depuis 35 ans la plupart des conventions et chartes

pour l'égalité visent à « hisser » les filles vers les domaines scientifiques, techniques, sportifs, sexués « masculin »... Mais on ne conduit pas, en parallèle, les garçons aux métiers du soin et de la sollicitude auprès des jeunes enfants, des personnes âgées, à exprimer leurs sentiments, leurs affects...

Quelles sont les conséquences de cette situation ?

Le virilisme a un coût social particulièrement élevé. 95 % de la population carcérale est masculine, les actes criminels sont majoritairement le fait des hommes comme les noyades, les accidents mortels etc. Sur le plan scolaire, les garçons constituent l'essentiel des effectifs

des classes-relais, des SEGPA, des redoublants, des décrocheurs précoces... La recherche montre qu'au sein de l'école des processus renforcent une séparation hiérarchisante : sur le plan symbolique, la pensée égalitaire rend invisible les structures anciennes et profondes de la domination masculine ; sur le plan idéologique, on naturalise les différences au niveau des évaluations, de l'orientation ou de l'appareil punitif qui frappe à 80 % des garçons ; sur le plan politique l'école reste très frileuse en matière d'éducation à la sexualité et de prise en compte des orientations sexuelles.

Comment avancer vers plus d'égalité ?

Si l'on se réfère au discours du 25 novembre 2017 d'Emmanuel

Macron, les choses devraient évoluer mais il ne suffit pas d'en appeler au respect. Il faut intégrer les études sur les masculinités dans la formation des enseignants car la construction de l'identité masculine est transversale aux questions de climat scolaire et de réussite. Il faut à tout prix dépasser la gayphobie ambiante qui rejoint le sexisme, cette panique morale de « déviriliser » les garçons. Arrêter de valoriser chez eux la performance et la mise à distance des émotions pour favoriser l'expression individuelle et la sollicitude. Avec des débats philo par exemple, guidés par des personnels formés. Il y a urgence à penser l'éducation des garçons dans une perspective féministe d'égalité des droits. Tout le monde a à y gagner.



À PARIS

LA LUTTE DES CLASSES POUR L'ÉGALITÉ

À l'école Mouraud à Paris, le combat contre les stéréotypes sexistes est multiforme. Il se décline dans des séquences de classe, dans des projets collectifs mais aussi à chaque moment dans la cour et dans les couloirs.

Sociologie au programme ce matin pour le CP de Mathilde Delyon à l'école Mouraud dans le 20^e à Paris. L'enseignante propose à ses élèves de rendre compte de la répartition sexuée dans la pratique de certaines activités du quotidien. «*Qui fait plutôt le ménage, la cuisine, de la boxe, de la danse, du foot, les garçons ou les filles, les mamans ou les papas?*» interroge Mathilde. Les enfants sont invités à répartir une dizaine d'images dans deux colonnes selon les constats qu'ils font dans leur environnement. Dix minutes plus tard, au moment de la mise en commun, le résultat du sondage est édifiant. Boxe, football, conduite et réparation automobile sont posés majoritairement du côté garçon alors que danse, ménage, soin aux enfants, corde à sauter et cuisine figurent dans la colonne fille.

Un débat passionné

La maîtresse engage alors le débat : «*Mais vous, vous en pensez quoi? Est-ce que ces activités sont réservées aux filles ou aux garçons?*» La parole se libère : «*Ma maman, elle a joué au foot et maintenant elle est arbitre*», intervient Armelle. «*Quand maman rentre tard, c'est papa qui fait la cuisine et il me fait des bonnes choses*», raconte Rayan. «*Dans mon club de boxe, il y a des filles*», témoigne Otman. «*Les femmes, elles passent le permis et elles conduisent!*» s'insurge Kadidjatou. Les stéréotypes, manifestement déjà très ancrés, sont malgré tout discutés et remis en cause, même si certains garçons défendent le pré carré masculin avec virulence «*Les garçons ne font jamais de danse, ils font du foot!*» proclame Prince en forçant le volume. Mathilde clôt la dis-

cussion avant qu'elle ne soit accaparée par quelques élèves tentant d'établir un leadership : «*J'essaie de les amener à interroger ce qu'ils voient et à observer les mécanismes sexistes qui sont à l'œuvre. Pour les dépasser, je sais que l'effet n'est pas immédiat et difficile à mesurer mais j'ai grand espoir qu'à terme, ça contribue à changer le monde*», ajoute-t-elle en souriant.

Prise de conscience et vigilance

Mathilde essaie de garder l'égalité filles garçons comme fil rouge de toutes les activités quotidiennes de la classe : la mise en rang, les places assises du coin regroupement, les tours de parole... Sous l'impulsion de Colette Coffin, la directrice, la question a été inscrite comme un des axes de travail du projet d'école : «*Dans cette école en REP avec des élèves d'origines diverses, c'est important de faire bouger les lignes culturelles qui assignent des statuts marqués pour les filles et les garçons*» explique Colette. «*Nous avons fait un travail l'an dernier sur les jeux dans la cour, travaillé avec la Ligue de l'enseignement sur le programme, Cassons les clichés, participé à un concours d'affiches qui nous a valu un prix de la mission égalité du Rectorat l'an dernier. Mais l'essentiel se joue à chaque moment de la vie de l'école. Cela suppose une prise de conscience et une vigilance des enseignants et de tous les intervenants et ce n'est pas si simple*» conclut la directrice qui souligne l'importance des moments de formation dont l'équipe a pu bénéficier.

«*MAIS L'ESSENTIEL SE JOUE À CHAQUE MOMENT DE LA VIE DE L'ÉCOLE*»

EN BREF

FRANCOISE HÉRITIER

CLICHÉS ET STÉRÉOTYPES

Alors que la grande anthropologue vient de nous quitter, on peut retrouver son expertise et sa pédagogie dans une courte vidéo. «*Ce sont des clichés de dire que les femmes sont bavardes, qu'elles n'ont pas le sens de l'orientation, ou sont de mauvaises conductrices. Derrière, ce sont des stéréotypes qui guident ces clichés. Ce sont ceux-là contre lesquels je voudrais lutter par mon travail*». Un travail qu'il faudra poursuivre sans elle.

www.youtube.com/watch?v=YSRyd8VtHP4

WEBDOCUMENTAIRE

L'ÉCOLE DU GENRE

Deux années de travail, des dizaines d'experts interrogés, autant de familles, d'élèves, d'équipes pédagogiques rencontrés à travers toute la France, le web-documentaire *L'école du genre* est un outil pédagogique qui décrypte ce qui dans notre éducation nous fait fille ou garçon. Un travail complet et abondamment documenté qui montre en huit épisodes comment la société nous impose une certaine vision du genre.

www.ecoledugenre.com

DÉFENSEUR DES DROITS

MIEUX ÉDUCER À LA SEXUALITÉ

Dans son rapport annuel publié le 19 novembre dernier, le Défenseur des droits a souligné le rôle de l'école pour lutter contre les comportements sexistes. Pour Jacques Toubon, «*l'éducation à la sexualité doit contribuer, dès le plus petit âge, à détruire stéréotypes et préjugés*» mais «*nous sommes loin du compte*» a-t-il déploré devant la presse. L'éducation à la sexualité en milieu scolaire est prévue par la loi depuis 2001, rappelle le rapport, mais très insuffisamment mise en œuvre.

À ÉVREUX (27)

APRÈS LES ABCD, CONTINUER

Les ABCD de l'égalité ont constitué une première étape pour les enseignants et les élèves de l'école Romain Rolland. L'attention portée à la déconstruction des stéréotypes de genre est maintenant inscrite dans le quotidien des classes et de l'école.

« Les êtres humains préhistoriques ont appris à dompter le feu », c'est ainsi que Frédéric Dourgas, enseignant de l'école Romain Rolland dans le quartier de la Madeleine en REP+ à Évreux maîtrise son langage. « Pour les enfants de cet âge, la notion d'Homme ne représente pas encore toute l'humanité », explique-t-il, et pour les aider à la construire l'enseignant passe par cette étape langagière. Pour l'équipe de cette école l'attention portée à la déconstruction des stéréotypes de genre est une histoire ancienne. Après un travail à partir de débats philosophiques, en 2013, l'Inspection académique leur a proposé d'entrer dans le dispositif des « ABCD de l'égalité ». Ce fut un moment de formation très important se souvient Nathalie Lagoue, directrice de l'école. « On s'est questionné sur tout ce que nous véhiculions au quotidien, dans les demandes faites aux élèves, dans les



Un travail inscrit dans le projet d'école.

manières de nous adresser à eux ou encore dans la systématisation de l'appel aux mamans lorsqu'il y avait un enfant malade ». Les livres très stéréotypés de la BCD ont été mis de côté et un travail spécifique sur les jouets ou les métiers a trouvé sa place dans les enseignements.

Déconstruire au quotidien

Aujourd'hui « la lutte contre toutes les formes de discrimination » est inscrite au projet d'école et ce n'est plus à travers des séances spécifiques mais au quotidien que l'attention est portée à ce que les deux

sexes trouvent leur place indifféremment dans ce qui est abordé en classe. « Nous interrogeons les élèves en fonction de leurs compétences, des progrès que nous souhaitons qu'ils fassent et pas en fonction de leur sexe », insiste Nathalie Laget, enseignante avec des CE1. « Nous avons la chance d'avoir une ancienne élève footballeuse professionnelle et nous avons mené un projet danse une année avec un danseur ». « Les attitudes des enfants ont changé », note l'équipe et ce sont maintenant aussi bien les filles que les garçons, les costauds que les gringalets qui aident à porter les cartons de ramettes de papier.



ÉDITH MARUEJOULS

LA COUR D'ÉCOLE, ESPACE DE MIXITÉ

Édith Maruejouis, géographe, a mis en évidence l'occupation inégalitaire des espaces publics. La cour d'école en fournit un exemple en laissant une place écrasante à des jeux pratiqués presque exclusivement par des garçons, avec en premier lieu le football. Invitée à l'Université d'automne 2016, la chercheuse livre sa réflexion sur une réappropriation des espaces plus égalitaire.

➤ SNUipp.fr Ressources/Du côté de la recherche



CANOPÉ

OUTILS POUR L'ÉGALITÉ FILLES/GARÇONS

Le site internet des « Outils pour l'égalité entre les filles et les garçons » à l'école a pour objectif de « rappeler les grands enjeux de la transmission, à l'école et par l'école, d'une culture de l'égalité entre les filles et les garçons, entre les femmes et les hommes ». Ce site très riche présente des ressources théoriques, didactiques et pédagogiques. Il est toujours hébergé par Canopé mais certains liens disparaissent sur Éduscol depuis le changement de ministère.

➤ www.reseau-canope.fr/

outils-egalite-filles-garcons

VIDÉOS

MATILDA

L'effet Matilda, désigne communément la minimisation systématique de la contribution des femmes à la recherche dont les découvertes sont souvent attribuées à leurs collègues masculins. Le site Matilda propose plus de 80 vidéos, accompagnées de ressources pédagogiques, sur les thématiques de l'égalité entre les sexes dans tous les domaines. Matilda c'est également une plate-forme collaborative qui permet d'échanger des idées, des questionnements et des réalisations sur ce thème.

➤ www.matilda.education

« Les stéréotypes influent sur les performances des élèves en matière d'apprentissage »

Où en est-on de la recherche sur les inégalités filles-garçons à l'école ?

Elle est investie par des champs variés notamment l'ethnographie de l'école, les sciences de l'éducation, la sociologie, la psychologie, la géographie ou l'architecture. Ces travaux conjoints permettent aujourd'hui d'envisager ces inégalités de manière systémique. L'éducation différenciée conduit à des comportements attendus, dont certains sont plus valorisés que d'autres. Ces prismes permettent d'identifier les représentations de la communauté éducative, parents, enseignants, élèves, leurs effets en termes de pratiques discriminantes comme les orientations différenciées, le harcèlement ou les violences. Nous pouvons mesurer à quel point ces stéréotypes influent sur les performances des élèves en matière d'apprentissage.

C'est-à-dire ?

Les petites filles sont éduquées à l'attention d'autrui. Les jeux liés aux activités « maternelles » ou « domestiques », sont moins compétitifs que ceux des garçons comme les jeux sportifs collectifs, impliquant un rapport au corps, à la règle, à l'espace et à l'expressivité différenciée. Ce processus est moins riche concernant le sentiment de maîtrise des situations et d'efficacité personnelle. De la sorte, ils et elles vont développer tout un jeu de représentations sur le masculin le féminin, les amenant au primaire à un degré important de

stéréotypie des comportements et des représentations. Moins encouragées, plus protégées, elles vont donc construire leur identité non pas en lien avec leurs propres performances ou celles de leurs pairs, mais en fonction d'autrui. Les garçons apprennent à s'exprimer, à s'affirmer, à contester l'autorité; les filles à prendre moins de place physiquement et intellectuellement, à être moins valorisées. L'institutionnalisation de ces hiérarchies par l'école rejoint la discrimination sociale.

Comment lutter au quotidien dans l'école, dans la classe contre les inégalités filles-garçons ?

Les travaux issus des sciences humaines depuis les années 80 dénoncent la sexualisation des interactions. Dans l'école primaire au quotidien, ils ont montré que les enseignants privilégient et encouragent les réponses des garçons, même quand elles sont fausses. L'étude de l'OFCE a montré que les enseignants consacrent environ 44% de leur temps aux filles, contre 56% aux garçons. Les garçons reçoivent davantage de contacts pédagogiques, bénéficient d'encouragements plus fréquents. Il faut donc dans la classe, veiller aux interactions pédagogiques, dans leur nombre mais aussi dans les formes de réponses... Pour cela il faut d'abord travailler sur les pratiques et ne pas partir des représentations des enseignants. Faire des observations, tant au niveau pédagogique qu'éducatif du fond de la classe,

par des pairs avec des grilles pour noter qui lève la main, à qui on donne la parole, combien de temps, qui a effacé le tableau... Dans la cour, plutôt que d'être dans la privation, changer les règles et éviter de développer l'esprit de compétition. En réduisant les inégalités dans la classe, dans la cour, on agit à la fois sur la justice scolaire et les violences notamment, on améliore le climat scolaire et la qualité des relations filles-garçons, mais aussi entre les filles et entre les garçons.

Quelle formation pour aider les enseignants à déconstruire l'inégalité de leur propre enseignement ?

Elle doit se centrer sur trois dimensions complémentaires. Sur leurs propres représentations et leurs effets concrets en terme de pratiques, posant ainsi des hiérarchies à travers les évaluations, les interactions dans la classe, les orientations scolaires. Sur les filles, qui sont dans une position de « sous-réalisatrices » et se restreignent parallèlement en raison du renforcement social et individuel. Et aussi sur les garçons dans une approche non-sexiste. Cependant, il est aussi indispensable lors des formations de croiser la question des inégalités filles-garçons avec celle des inégalités sociales, car la culture de l'égalité possède certaines limites. Par exemple, les filles qui se dirigent vers les filières scientifiques sont, plus que les garçons, majoritairement issues de milieux bourgeois. L'égalité femmes/hommes s'opère alors au détriment de l'égalité sociale, et/ou ethnique.



JOHANNA DAGORN A ÉTÉ EN CHARGE DE LA LUTTE CONTRE LES VIOLENCES SEXISTES À LA DÉLÉGATION MINISTÉRIELLE CHARGÉE DE LA PRÉVENTION ET DE LA LUTTE CONTRE LES VIOLENCES EN MILIEU SCOLAIRE. ELLE EST CHERCHEUSE À L'OBSERVATOIRE INTERNATIONAL DE LA VIOLENCE À L'ÉCOLE ET CHERCHEUSE ASSOCIÉE À L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX. SES PRINCIPAUX TRAVAUX PORTENT SUR : LE (S) FÉMINISME(S), LES VIOLENCES DE GENRE, LE SEXISME, LES DISCRIMINATIONS, LA PRÉCARITÉ DES FEMMES, LA VIOLENCE EN MILIEU SCOLAIRE, LES PHÉNOMÈNES D'EXCLUSION.

« EN RÉDUISANT LES INÉGALITÉS DANS LA CLASSE, DANS LA COUR, ON AGIT À LA FOIS SUR LA JUSTICE SCOLAIRE ET LES VIOLENCES »